

# Diagonale Dunkerque-Hendaye

## Compte-rendu

### D'abord franchir le pas

L'envie de faire une Diagonale m'a souvent taquiné l'esprit. Certains hivers, au coin du feu, j'ai même envisagé d'en faire deux ou trois de suite... Mais à vrai dire, je n'ai jamais franchi le pas.

Non, chaque année quand les vacances d'été arrivaient, aux Diagonales et autres brevets au long court je leurs préférais les voyages itinérants, sans chronomètre ni contraintes. En 1995 j'ai pourtant fait Paris-Brest-Paris, en 1999 les brevets qualificatifs.... j'apprécie l'ambiance de ces grands brevets où l'on se saoule à pédaler mais l'été venu j'éprouve beaucoup de plaisir à musarder.

En janvier dernier, cette envie de faire une Diagonale atteignait le niveau supérieur. Je me procurais « Diagonalement vôtre » et le dévorais en quelques heures. Paul Fabre avait inscrit en dédicace « A François Garcia qui va franchir le pas, foi d'Eddius ! ».

L'ami Bruno [Bruno Dona] porta l'estocade finale en me convainquant qu'après avoir réalisé tous les brevets BRM en vue d'une hypothétique participation au PBP, cette année c'était l'occasion de franchir le pas, de découvrir autre chose et qu'en plus j'allais me balader.

### Ensuite se jeter à l'eau

Je me jetais donc à l'eau en programmant Dunherque-Hendaye les 1, 2, 3 et 4 juillet 2003 : le choix des dates fut judicieux, il allait donner plus de sens à l'expression... Alors que depuis février il fait un temps exceptionnel, pour partir en Diagonale, à en croire les météorologues, j'ai choisi « pilepoil », la semaine, probablement, la plus « pourrie » de l'été.

Dans cette perspective il fallut préparer le vélo et le paquetage avec soin en tenant compte des conditions atmosphériques prévues par tous, sans exception. Pour ce qui est du vélo, je n'ai pas voulu changer mon choix initial, j'ai décidé de partir avec mon vélo de course, cadre acier, triple plateaux, 9 vitesses, selle cuir, éclairage avant et arrière à diodes électroluminescentes. Je lubrifiais tous les mécanismes avec soin et je remplaçais le pneu arrière, un Michelin Axial de section 23 à moitié usé par le même en neuf avec le vif espoir de faire front aux crevaisons. Pour se protéger des projections d'eau, ma sacoche de selle Chapak fera parfaitement l'affaire, je l'ai testée à plusieurs reprises.

En ce qui concerne les bagages, je me suis chargé un peu plus que prévu en rajoutant un cuissard et un maillot de rechange, un petite burette d'huile, huit sachets de congélation grand modèle, deux par jour, un pour chaque pied, en guise de couvre chaussures, un rouleau de ruban adhésif pour les faire tenir. J'ai innové en fixant sur le cintre une poche pouvant contenir mon Gore-Tex, entre le sac de guidon et les gaines ; l'avantage est que j'ai mon vêtement à portée de main et si je dois le ranger mouillé ça n'a aucune incidence.

Lundi 30 juin au matin, j'envoyais ma housse de vélo à l'hôtel Santiago à Hendaye. J'ai prévu de remonter en train avec mon vélo en bagage à main.

Lundi après-midi, en attendant Bruno qui devait me conduire à Dunkerque, l'anxiété était à son comble. Décision de dernière minute : pour me retirer un peu de pression, je réservais les hôtels dans les villes où j'avais envisagé de faire étape.

Dunkerque c'était déjà fait. J'étais attendu à l'hôtel des gens de mer. A 19 h 30 Bruno m'y déposait, poignée de main chaleureuse, encouragements très positifs, tellement positifs que c'était presque une façon de compatir... Salut Bruno, tu es vraiment sympa, et encore merci !

## Et puis pédaler, pédaler, pédaler...

Mardi 01 juillet 2003

Cinq heures du matin, le réveil sonne. Bien que ce soit un hôtel très correct, je n'ai pas très bien dormi, l'ascenseur contigu à la chambre, le pont mobile à quelques encablures de l'hôtel et probablement l'anxiété ont quelque peu perturbé ma nuit de repos. Cependant je ne me sens pas du tout fatigué et trente cinq minutes plus tard je quitte ma chambre pour aller récupérer mon vélo. Il a dormi dans un cagibi qui sert tantôt de local à vélo, tantôt de local à poubelle et quand on sait qu'au restaurant «des gens de mer » on cuisine à merveille le poisson, je vous garantis que ça sentait très fort la marée !

En moins de cinq minutes j'équipe mon vélo... sauf le compteur. Mais où est donc passé le compteur ? Un quart d'heure après j'ai tout retourné mais je n'ai toujours pas la réponse. Pas de café, pas de compteur... je me résigne donc à partir sans et je file au commissariat qui est à 300 mètres pour pointer mon carnet de route. Il est 6 h, tampon, encouragements, c'est parti !

Je suis en terrain connu, sans aucune hésitation je quitte Dunkerque et prend la direction de Bergues. Le vent souffle assez fort, sud sud-ouest, pleine « gueule » mais par chance sur une bande côtière d'une dizaine de kilomètres le ciel est totalement bleu. Je savoure ce qui ne sera qu'un répit... Un peu troublé par ce grand absent : le petit compteur, je m'applique pour trouver un bon rythme et je m'y tiens. Par bonheur j'ai embarqué un itinéraire très détaillé avec l'heure de passage dans chaque village. C'est lui qui réglera mon allure tout au long de ce périple.

Socx : je poste la première carte postale.

Un peu avant 8 h je suis à Saint-Omer. Pause café et pains au chocolat, je savoure ma première collation !

Sans perdre de temps, je re-décolle. Le ciel menace. La pluie ne se fera pas attendre. A peine dans les faubourgs que je dois stopper pour m'équiper comme il se doit. Ça va durer...

Les premières bosses commencent, il pleut, le vent est de face, je suis dans ma région et je ne me sens pas encore en Diagonale, tous les ingrédients sont là pour créer temporairement le doute... Une petite pause à Hesdin effacera le traumatisme.

Entre Hesdin et Abbeville la route D928 est particulièrement dangereuse. En haut de chaque côte, et Dieu sait si elles sont nombreuses, un terre-plein central sépare les chaussées. Les camions qui ont pris leur élan n'hésitent pas à vous doubler... impossible de s'échapper, le bas coté n'est pas revêtu... à chaque fois, pendant quelques secondes on croise les doigts !

Abbeville : une éclaircie, il fait même chaud. A la terrasse d'une brasserie du centre ville je dévore un sandwich accompagné d'un panaché et je fais suivre d'un café. Me voilà réconcilié avec la vie ! Sur la place il y a beaucoup de passage, mes sur chaussures artisanales

créaient l'événement, mon vélo avec la plaque de cadre Dunkerque-Hendaye appuyé sur un massif de fleurs à quelques pas de là apporte une possible réponse aux badauds étonné par mon accoutrement.

Peu après 13 h 30 je repars. Pas difficile de trouver sa route : c'est face au vent ! L'après midi à la pluie quasi continue du matin succèdent les orages... Celui qui m'a surpris un peu avant Oisemont était particulièrement virulent.

La petite route très bucolique qui me mène vers le pays de Bray par Aumale, en surplombant la Bresle est superbe. Je m'habitue progressivement aux averses et aux coups de tonnerre. Seuls le vent de face et deux crevaisons coup sur coup m'irritent un peu. Malgré le relief un peu relevé, je ne me sens pas trop fatigué. Le vélo file à bonne allure. Peu à peu je m'éloigne de mes quartiers. Serais-je enfin en Diagonale ?

A la vitesse d'un touriste pressé, pour reprendre l'expression de Jean Bacquet lorsqu'il effectua Strasbourg-Brest en compagnie d'Abel Lesquin, je traverse Gournay en Bray. Cette petite ville à l'air bien séduisante. On reviendra !

A l'heure espérée je dévale sur la vallée de la Seine.

L'étape du soir est prévue aux Andelys. Il est 20 h 30. Je ne suis pas trop fatigué mais c'est clair, les efforts de la journée, tôt ou tard il faudra les payer...

J'ai posé mes valises pour quelques heures à l'hôtel de Paris. A première vue ça paraît un peu mondain mais l'accueil est très « pro » et très chaleureux. Mon vélo est rangé au garage. On me guide dans les coulisses pour me montrer le chemin que je devrai emprunter au petit matin. Une bonne douche. Je me rase. Je dîne tranquillement. Je règle la note. A partir de mon téléphone mobile j'envoie quelques SMS aux copains et copines. Et sans traîner je me mets au lit. Le réveil est réglé à 3h. Le matin je ne suis pas violent alors j'ai intérêt à prendre mon temps.

### Mercredi 02 juillet 2003

Bien avant le chant du coq la sonnerie retentit. Sans réfléchir d'un bond et d'un seul je m'extirpe du lit ! J'ai peu mais bien dormi.

Comme convenu, je trouve devant ma porte un plateau avec le petit déjeuner. Aucun doute, c'est une bonne adresse.

La cloche de l'église sonne 4 h, je roule déjà vers la sortie de la ville en direction d'Evreux. L'air est doux. J'ai mis mon baudrier pour être vu. J'ai fixé mon éclairage. La route est encore bien relevée. Le vent est installé sud-ouest et il ne faiblit pas. J'ai récupéré convenablement mais visiblement je n'ai pas les jambes d'hier....

Un peu avant Evreux le jour se lève. Je rêve d'un bon café. Il faudra attendre Breteuil pour exaucer ce vœu.

Il est 7 h 30, la place de Breteuil est animée : aujourd'hui c'est jour de marché. Une bonne pause café croissants me fait du bien.

Très vite je rentre dans le département de l'Orne. Il faut se frotter aux collines du Perche. Le vent de face commence à me faire galérer. Les petites routes sont magnifiques. On a vraiment envie de s'arrêter...

Mortagne au Perche : J'y suis passé lors du Paris-Brest-Paris. Le ciel est noir. Ça va péter ! J'ai acheté des fruits et de l'eau gazeuse. Assis sur un banc face à une fontaine je prends conscience que ce qu'il reste à parcourir ne se fera pas d'un coup de cul et qu'il va falloir se préparer à encaisser.

Peu après Mortagne les hostilités recommencent : pluie orageuse et crevaison immédiate. Il faut absolument que je rachète des chambres à air. Les rustines ça va pour une fois.

Le vent est assez fort, les averses se succèdent. Je suis ravi d'avoir pris ma casquette. La visière est assez longue, elle maintient la pluie à distance respectable du visage. Je suis à l'abri. On a l'impression d'être dedans alors qu'il pleut dehors.

Toute la journée je serais dans les temps par rapport à mon tableau de marche, mais au plus juste. Je n'arrive pas à prendre ne serait-ce que quelques minutes d'avance.

Sur le coup des midis je rentre dans le département de la Sarthe. Le temps change. Averses et éclaircies se partagent le ciel.

Mamers : je trouve ce bourg fort sympathique ! Le hasard me fait passer devant un accueillant café avec une terrasse qui surplombe la rue. Le ciel est à l'éclaircie. En plus j'ai un petit creux. Comme la vie est bien faite ! Ce n'était pas du tout prévu mais comme on le dit : « c'est l'occasion qui fait le larron ». Quelques minutes après je suis attablé devant une omelette, une salade et un panaché bien frais. La pause « officielle » était prévue à Ballon, une vingtaine de kilomètres plus loin. Je m'arrêterai à nouveau pointer mon carnet de route, boire le café, acheter deux chambres à air et j'en profiterai pour gonfler mes pneus à bloc, avec une pompe digne de ce nom, empruntée au vélociste local.

Difficulté suivante, il fallait contourner le Mans mais avec une carte Michelin qui date de quelques années, pas facile ! J'étais presque tiré d'affaires que je me retrouve sur une route à quatre voies, aux normes autoroutières, fermée par un grillage de deux mètres de haut, prisonnier de la direction : Le Mans. Je le vérifierai à maintes occasions, une Diagonale est jalonnée de miracles... Je n'avais pas fait un kilomètre qu'une grille verte permettait de s'échapper. Il suffisait d'avoir la clé ! Qu'à cela ne tienne, je déleste mon vélo de ses sacoches, à bout de bras je le passe par dessus, d'une main habile et d'un bras puissant passé à travers les barreaux, je le récupère et le dépose de l'autre côté sans même un éclat de peinture ! Je fais de même avec les sacoches. J'escalade la grille. Et me voici à nouveau face au vent. J'ai assez vite retrouvé la bonne route, à peine un quart d'heure de retard. Dans de telles situations, qu'est que l'on peut développer comme énergie. Ça m'épate !

Les averses se raréfient, le relief est beaucoup plus clément. Pour aujourd'hui la partie est gagnée, il me reste à rejoindre la Loire à Saumur et j'y serai dans les temps. La fatigue se fait sentir, je m'accorde des petites pauses courtes mais plus fréquentes.

Noyant : kilomètre 497 (théorique), petite parenthèse chaleureuse, assis sur les marches de l'escalier de l'église je consulte la messagerie de mon téléphone mobile. Les copains et copines ont rempli la boîte ! C'est vraiment sympa ! Très longtemps j'ai été réticent à ce type d'appareil mais aujourd'hui je suis vraiment séduit, je trouve même cela formidable, il suffit au départ de se fixer un certain nombre de règles et de l'utiliser avec parcimonie. Sur le coup des 21 h j'arrive à l'étape du soir, l'hôtel Nouveau Terminus. Facile à trouver, c'est en face de la gare. A quelque chose prêt, je suis le même protocole qu'hier soir ; c'est déjà au point. Accueil très chaleureux, dîner copieux, quand je remonte, le plateau petit déjeuner est déjà dans la chambre. Encore une excellente adresse pour remettre daplomb un diagonaliste !

Jeudi 03 juillet 2003

Trois heures du matin, comme hier, rebelote, sauf qu'aujourd'hui les premières sensations ne sont pas terribles : j'ai les jambes bien raides, voire même douloureuses...Après avoir ramé pendant deux jours face au vent et sous la pluie, la note est salée.

A 4 h je décolle. Je perds un peu de temps pour sortir de Saumur. Les indications échappent à ma logique. Bilan : un quart d'heure de perdu. Je regrette de ne pas m'être informé hier soir à l'hôtel, ça m'aurait aidé à quitter la ville. C'est un réflexe qu'à l'avenir je dois avoir lorsque je dors dans une grande ville parce que si tôt le matin il n'y a vraiment personne à qui demander. La prochaine fois, je le saurais !

Il fait doux. Le vent semble être tombé. C'est tant mieux ! Je prends la N147 en direction de Montreuil Bellay. Les camions sont déjà de la fête ! Ça me rappelle étrangement la route entre Hesdin et Abbeville. Sur un parcours de plus de mille kilomètres, ces tronçons de route à grande circulation sont parfois inévitables. Après une bonne quinzaine de kilomètres je retrouve des petites routes bien sympathiques qui zigzaguent à travers le département des Deux Sèvres.

C'est bien vallonné mais vraiment pas méchant. Par contre dès qu'il y a un « coup de cul » à mettre, j'ai du mal. Sans être « cuit » je suis tout de même bien « allumé ». Sans douter une seule seconde j'intègre le fait qu'il faut gérer les efforts. J'opte pour la vitesse cyclotouriste serein, comme quand je voyage, et si nécessaire je limiterai la longueur des pauses.

La nuit s'en va, le jour se lève, comme à chaque fois ça me donne envie de boire un café mais la France dort encore. Je patienterais jusqu'à Bressuire. Après être passé à la boulangerie où j'ai acheté une tablette de chocolat « maison » et une ficelle bien cuite, je vais m'installer au café du coin. Il est 7 h 30, c'est l'heure des habituées. Le café vient d'ouvrir. Tout est calme. Seul le patron s'active, il lance la boutique. Je feuillette la gazette locale, on s'occupe de nos retraites à Paris... J'aime l'ambiance qu'il règne dans ces cafés de la France profonde.

Une bonne demi-heure après je quitte Bressuire. Une erreur d'aiguillage m'écarte de ma trajectoire. Pour ne pas revenir sur mes pas, je prends une petite route de traverse afin de rejoindre mon itinéraire à Chanteloup. Le cadre est carrément bucolique mais alors j'ai droit à une succession de buttes à se casser les jambes.

Décidemment ce matin j'ai les pneus qui collent à la route ! Si bien qu'arrivé à la dernière difficulté du périple : le bocage vendéen, j'accumule trente cinq minutes de retard. Alors ça, je n'aime pas du tout ! Réaction immédiate : je me fais un peu violence et tel un candidat au maillot à pois je passe la cinquantaine de kilomètres en survolant les bosses. Après coup, j'exagère peut être un peu mais toujours est-il que j'arrive à Courçon, dans le marais Poitevin, à midi pétante. Je suis à nouveau synchronisé avec mon tableau de marche.

Soulagé !

Réflexion faite, je crois qu'il n'y aurait rien de pire que de se faire une progression trop ambitieuse que l'on aurait du mal à suivre. Se décaler par rapport à son programme cela use le moral. Je pense qu'il vaut mieux faire preuve de modestie et si l'on est en grande forme, toute avance ne peut que provoquer l'effet inverse.

Sur la place du village un bistrot propose le plat du jour. C'est une bonne formule, cela change des sandwiches. Aujourd'hui ce sont des lasagnes. En plus elles sont délicieuses. A peine englouties que j'en reprends aussitôt une deuxième portion. Peut-être une de trop...

Je ne traîne pas, j'ai présent à l'esprit le bac de Royan. Il ne faut surtout pas le louper. Le dernier est à 21 h 15. J'ai largement le temps mais qui sait.

Tel un automate, je pédale et je pédale encore. J'ai dépassé les 700 kilomètres. Le braquet est modeste, la digestion quant à elle, elle est plutôt difficile. Le temps a bien changé. Je commence à cuire. Jusqu'à là, le grand absent de la journée, c'est le vent. Et bien cela n'a pas duré ! En arrivant sur le littoral, un vent d'ouest, probablement un vent de marée qui balaye le ciel, me secoue comme un prunier !

Sur le coup des 17 h 30 j'arrive à Royan. Le bac est parti depuis quelques minutes, je le vois s'éloigner... Pas grave du tout, je dirai même plus : tant mieux ! Je prendrais le prochain. J'en profite pour aller boire un coup, pointer mon carnet de route et me ravitailler un peu. L'estuaire de la Gironde était pour moi le dernier obstacle. A part un coup dur, sinon c'est gagné.

La traversée est ventée, assis sur le pont, c'est vraiment un moment que je savoure. Un peu avant 19 h, je suis à la Pointe du Grave. Il me reste une cinquantaine de kilomètre à parcourir pour rejoindre Hourtin. Le ciel est bien bleu. La forêt de pins me protège du vent. A 21 h, mon vélo est dans le hall d'accueil de l'hôtel du Dauphin. Encore une excellente adresse que je recommande.

### Vendredi 04 juillet 2003

J'ai bien dîné, j'ai bien dormi. C'est la dernière fois que je fais sonner mon réveil à 3 h. Tant mieux, je commence à accuser le coup.

Ici j'ai eu droit au plateau avec le petit déjeuner mais à la place de la bouteille Thermos on m'a tout simplement confié la cafetière. Mieux qu'à la maison, il ne restait plus qu'à appuyer sur le bouton.

Je récupère mon vélo dans le hall, appuyé contre le comptoir, il n'a pas bougé. Quatre heures sonnent au clocher de l'église, je quitte le village encore endormi pour ma dernière étape. Elle doit faire dans les 270 kilomètres. Je dois arriver à Hendaye avant 22 h.

Une bonne partie de la journée, je roulerai dans la forêt au milieu des pins. Je n'ai plus beaucoup de jus mais c'est tout plat. Je pédale sagement sans forcer.

Le brouillard s'est vite levé pour laisser place à un temps magnifique. Le ciel est bleu minéral. Un peu avant midi, le vent s'est encore manifesté. Mais cette fois ci je l'ignore : « Enfoiré », traître, tu ne m'auras pas épargné et maintenant tu oses me pousser ! Espèce de « faux cul » ! N'essayes pas de me séduire ! Sache que je hais le vent et pour toujours ! ». Après trois jours seul on peut commencer à divaguer...

C'est tout droit, c'est encore tout droit, je pédale, je pédale encore, je m'endors, non je m'assoupis... situation interminable.

A Mimizan dans les Landes, un peu avant midi, j'engouffre un sandwich version Sud-Ouest. L'effet ne s'est pas fait attendre : quelques minutes après, j'entame une sieste sur mon vélo.

A Lit et Mixe, probablement, entre deux bâillements, alors que j'enchaîne un automatisme : m'arrêter au stop tout en jetant un coup d'œil sur ma carte Michelin pour anticiper la suite, quand je relève la tête je me trouve nez à nez avec un cycliste qui visiblement veut lier conversation. J'ignore par où il est arrivé ; de devant, de derrière, de droite, de gauche ou de dessus ? En fait, c'est Christian Diandet, SAR de Mont de Marsan, il a une maison dans le coin et il est venu à ma rencontre.

Un échange chaleureux et sympathique s'établit immédiatement. On boit un coup ensemble et même deux. Et deux heures durant nous cheminerons à travers la forêt, dans un cadre superbe, sur des pistes que seul un « régional de l'étape » peut connaître. Deux heures durant, nous parlerons de notre passion. Je suis ravi de la rencontre. Sorti de ma léthargie, j'ai même oublié que j'avais mal aux jambes. Nous nous quitterons à Hossegor. J'ai vraiment apprécié, merci Christian pour ton dévouement et aussi pour les bons conseils.

Effectivement à Bayonne Je vais tout droit, toujours tout droit, je ne m'occupe pas de ce qu'il y a marqué... Alors que j'appréhendais la N10, non seulement je la trouve fréquentable mais en deux temps trois mouvements j'étais à Saint Jean de Luz.

Saint Jean de Luz, je connais un peu pour y avoir, il y a quelques années, attendu trois jours durant ma randonneuse que j'avais confié à la Sernam.

La pression était totalement tombée. Hendaye, 15 kilomètres, même à pied je termine dans les temps.

Je poste ma dernière carte postale et assis sur la digue, face aux chalutiers je délecte un gâteau basque ; oui, mais à la cerise !

Le finish est superbe : c'est la corniche. Le ciel est bleu, il fait vraiment chaud, la mer est belle, j'ai réussi ma première Diagonale...

### Pour pouvoir pendant une vie durant avoir la grosse tête !

A 19 h mon carnet de route reçoit son dernier coup de tampon. Le policier de service me serre une chaleureuse poignée de main ; je me prête au jeu.

A deux pas de là, une excellente adresse : l'hôtel Santiago (Spécialités Basques et diagonalistes). A chaque arrivée ou départ de Diagonale, le patron immortalise l'événement et met les photos sur le Net ; je me prête au jeu.

Sans attendre, au comptoir, je vais me faire verser une bière bien fraîche. Quelques fidèles clients du « Santiago » ne mettront pas longtemps à la considérer comme celle de la victoire ; je me prête au jeu.

La discussion s'engage. Les questions très ciblées, auxquelles les fidèles clients du « Santiago » ont déjà, sans aucun doute, la réponse, s'enchaînent ; c'est qu'ils en ont vu des diagonalistes les bougres ! Pourtant avec générosité, ils expriment encore étonnement et admiration. Ma chope à la main, avec probablement une assurance bien supérieure à celle que j'affichais quelques jours avant quand les éléments se déchaînaient, je me prends au jeu.

Et confiance pour confiance, j'ai même très envie de recommencer. J'aime tout ça. J'aime bourlinguer.

Au bord de l'Yonne, le 14 juillet 2003

F. Garcia